

GENESE DE LA DESTRUCTIVITE ET DE LA COMBATIVITE

Par Igor Reitzman

SOMMAIRE

Resituer ce fragment dans la globalité de mon œuvre.....	2
La destructivité n'est pas innée.....	2
Genèse de la combativité b et de la destructivité.....	4
Enfance du premier type.....	4
énergie résultante : la combativité.....	4
Enfance du second type.....	5
Energie résultante : la destructivité.....	5
Violence oppressive et violence rebelle.....	6
Violence d'identification et violence de transfert.....	6
la transmission intergénérationnelle.....	8

Resituer ce fragment dans la globalité de mon œuvre

Vous pouvez lire ce texte directement, mais il sera plus clair si vous commencez par un coup d'œil sur ma typologie des frustrations ([La frustration est-elle structurante ?](#)).

Et pour mieux apprécier parenté des processus et différence profonde des produits, il me semble préférable de faire le détour par le premier chapitre de mon livre *Longuement subir puis détruire - De la violence des dominants aux violences des dominés* qui clarifie la différence entre plusieurs types d'agressivité. Vous en trouverez un extrait suffisant en cliquant sur [Destructivité, combativité, défensivité](#).

Si vous n'avez pas encore lu mon livre, vous avez bien fait d'attendre pour lire le présent texte. Il m'a fallu 4 ans pour m'apercevoir que cette brique-là manquait dans la construction en kit.

Et si ce texte vous a intéressé(e), vous pourriez élargir la perspective en changeant de colonne pour quelques visites aux **Enfants du rouleau-compresseur**. Il y sera question des contributions de chaque institution à l'installation de la soumission.

(Note ajoutée le 4 septembre 2010 – 140^{ème} anniversaire de l'effondrement de Napoléon le petit... Personne n'en parle, même sur Frane-Culture. Pourtant les occasions de se congratuler ne sont plus très fréquentes dans ce royaume qui compte 65 millions de sujets "sans compter les sujets de mécontentement")

La destructivité n'est pas innée

"Dans une population de rats, 15% environ sont spontanément tueurs de souris. Les autres n'y touchent pas. En faisant varier l'environnement pendant leur enfance, par exemple en les privant de nourriture, puis en les mettant en compétition pour la nourriture, on peut obtenir 50 à 60% de rats tueurs. A l'inverse, élevés dès la naissance avec des souris dans un milieu tranquillisant, la proportion de rats tueurs devient nulle." ... (compte-rendu dans le Monde du 27/5/72 de travaux faits par PIERRE KARLI professeur de neurophysiologie à la Fac. de Médecine de STRASBOURG et membre de l'Académie des Sciences)

La théorie du "criminel-né" développée par LOMBROSO au siècle dernier n'est plus prise au sérieux actuellement mais il se trouve encore des gens pour défendre l'idée que des individus seraient violents pour des raisons relevant de la génétique. Je ne m'engagerai pas dans une réfutation systématique de ce point de vue¹ et je me contenterai de souligner qu'un tel débat comporte des enjeux pratiques énormes :

Ou bien on explique les violents par la génétique et il ne reste plus qu'à se lamenter, en attendant que les spécialistes découvrent le gène coupable, puis les moyens de l'éradiquer. Ou bien on explique (partiellement ou totalement) la violence par l'influence de l'environnement, et dans ce cas, il est cohérent de s'interroger sur ce qui doit changer dans cet environnement.

¹ Ceux qui souhaitent aller plus loin peuvent lire "L'Homme agressif" de PIERRE KARLI (1987) ou bien le livre d'HUBERT MONTAGNER dont l'équipe a observé de manière systématique des enfants en crèche et en maternelle ("L'enfant et la communication") ou encore dans une perspective ethnographique, l'étude classique de MARGARET MEAD "Moeurs et sexualité en Océanie"(1935), en particulier les pages qui concernent les ARAPESH et les MUNDUGUMOR ...

Dans la pratique, tout se passe comme si la Société

- affirmait la position "génétique" pour esquiver toute prévention sérieuse¹.

("Il n'y a rien à faire ! Ils ont ça dans le sang !")

- puis se convertissait à la position "environnementale" pour justifier la répression qui entretient dans le public l'illusion qu'il est protégé et que l'Etat se soucie de sa sécurité.

("Ça lui apprendra ! Ça servira d'exemple")

Dans les pages qui suivent, je montre que la *bonne* combativité et la *mauvaise* destructivité s'installent chez les humains par des processus identiques mais qui ne mobilisent pas les mêmes matériaux, les mêmes frustrations...

¹ Voir sur ce site [Pour une prévention vraiment efficace de la violence](#) (conférence d'avril 2007)

Genèse de la combativité b et de la destructivité

Enfance du premier type

tendresse et sécurité

frustrations éducatives

exigences éducatives

+ exigences et frustrations non finalisées



énergie résultante : la combativité

Certains enfants se sont "*donnés la peine de naître*" dans un milieu émotionnellement favorable. Bien entendu, je suis dans le second degré et je tiens pour stupidité et scélératesse, l'opinion selon laquelle "*on a les parents qu'on mérite*". Faut-il préférer les foyers princiers ? Si l'on se réfère aux *Enfants d'Edouard*, aux jeunes années d'un LOUIS XIV, d'un prince CHARLES ou d'un FREDERIC de Prusse, ils sont tout à fait à proscrire. Mais une certaine aisance matérielle, une certaine culture, des professions dans lesquelles les parents se réalisent peuvent fournir des éléments très positifs sans constituer une garantie. Ce qui sera plus déterminant, c'est ce que les parents auront eux-mêmes reçu émotionnellement et la qualité de leur rencontre.

Dans le modèle ici proposé, l'adulte autorise, dans certaines limites, l'expression du mécontentement du jeune enfant. La masse des exigences et des frustrations non finalisées¹ vient s'ajouter aux exigences et aux frustrations éducatives et contribue ainsi à la production d'une énergie agressive qui, dans la première enfance, se déchargera en manifestations banales de mauvaise humeur, puis, avec la socialisation, sera contenue, stockée et permettra la combativité sous ses formes les plus diverses : activité autonome, compétition, affirmation de soi, créativité, capacité à établir des relations avec les autres, etc. On remarquera que dans cette approche, les exigences et les frustrations non finalisées¹ se rencontrent pour tous les enfants qu'ils soient mal ou bien traités. Leur importance quantitative n'est pas liée au type d'enfance mais au milieu socio-économique. L'énergie qui en résulte de toute façon, va contribuer soit à la destructivité soit à la combativité, en fonction des modèles d'identification à partir desquels l'enfant s'est construit.

¹ Rappelons que je les appelle *non finalisées* parce qu'elles ne sont subordonnées à aucune fin ni bienveillante (aider à grandir) ni malveillante (écraser)

Enfance du second type

agressions multiples
exigences et frustrations persécutrices
+
exigences et frustrations non finalisées
aucun témoin bienveillant



Energie résultante : la destructivité

Les maltraitances préparent aux formes lourdes de la pathologie individuelle et sociale : criminalité, proxénétisme, pédophilie, folie, alcoolisme, toxicomanie, prostitution, clochardisation et autres formes d'auto-destruction, etc.

Là encore, c'est une typologie que je propose ; dans la réalité, il n'y a pas deux classes d'enfants : ceux qui seraient aimés de façon oblativ, respectés, encouragés à l'autonomie, informés sans brutalité mais avec fermeté des limites et des interdits, et d'autre part, ceux qui n'auraient connu, dans des familles successives et des écoles diverses, que la haine ou l'indifférence, le mépris et les coups...

Beaucoup grandissent dans la vaste zone très hétérogène qui s'étend entre ces deux pôles. Par exemple, il se trouvera des parents qui alternent brutalité et tendresse, qui demandent pardon¹ après avoir frappé, ce qui permettra aux enfants de penser autrement ce qui leur arrive. Ou bien l'enfant aura été ballotté de famille bienveillante en famille humiliante... Lorsque les maltraitances² sont intenses et continues, lorsque la protestation est écrasée impitoyablement, l'enfant s'habitue à réprimer sa violence - au moins partiellement - face aux parents puis face à toute autorité. Mais cette violence retenue, bloquée, stockée finira nécessairement par s'écouler.

L'incertitude se limite à :

contre qui ? comment ? quand ?

Les pages qui suivent proposent des éléments de réponse.

¹ Dans ce cas, le témoin bienveillant et le parent maltraitant sont une seule et même personne.

² Quand la maltraitance est spectaculaire, il arrive que la Société intervienne. Mais dans ce cas, elle a plus les moyens de réprimer que de réparer. Confier l'enfant abîmé à une famille d'accueil ? Mais combien de familles seront - à partir de leur propre histoire - capables de conserver une écoute chaleureuse à l'enfant déjà plus ou moins profondément façonné par le rejet et qui cherche à retrouver les marques de rejet dont il a l'habitude.

Violence oppressive et violence rebelle

Contre qui ? Il n'est pas indifférent d'examiner quel choix de cible est fait : cible abstraite et lointaine ou proche et accessible immédiatement... Va-t-on s'en prendre aux forts ou aux faibles ? Dans bien des cas, l'immaturation intellectuelle et affective conduit à se dresser plutôt contre le voisin, le semblable, contre celle que l'on croise dans la rue ou dans l'atelier. La haine s'accommode mal de l'abstraction : il m'est facile d'en vouloir à l'employé qui m'a signifié maladroitement mon licenciement, à mon camarade qui a provisoirement conservé son emploi, à mon délégué du personnel qui n'a pas été capable de me défendre... Tandis que ce P.D.G., personne dans l'usine ne l'a jamais vu. Que sa fortune s'augmente de ma détresse et qu'il puisse perdre en une soirée à la roulette, l'équivalent de mes allocations annuelles de chômage, je peux difficilement le concevoir. Quant à donner un visage à cet homme, un visage sur lequel pourrait se focaliser des sentiments hostiles...

Que les cibles soient proches ou lointaines, il me semble essentiel de distinguer la violence rebelle et la violence oppressive.

-la violence oppressive se manifeste contre des êtres plus faibles (la femme de ménage marocaine, le voisin qui boite, les bizuts, les femmes, les jeunes enfants, les élèves gauchers, le chien...). La limite de cette violence oppressive est la violence retournée contre soi, contre l'enfant qui est en soi...

-la violence rebelle vise toute image d'autorité (chahut scolaire, vandalisme, terrorisme ou violence symbolique élaborée du révolutionnaire...)

Un cas de figure paradoxal, c'est celui des parents battus (ou des profs chahutés) puisque cette fois la violence rebelle se fait oppressive contre des images d'autorité qui n'ont plus la force de s'imposer.

Violence d'identification et violence de transfert

A un autre niveau d'analyse, l'opposition violence rebelle / violence oppressive peut être rabattue partiellement sur l'opposition violence d'identification / violence de transfert.

La *violence de transfert*¹ est une vengeance déplacée sur des personnes actuelles. L'individu revit sa rage d'enfant contre l'autre assigné alors au rôle de parent persécuteur qui va enfin payer. Elle vise alors des images d'autorité (violence rebelle) ou plus vaguement des gens vécus comme puissants. Cela ne veut pas dire qu'ils le sont nécessairement.

¹ Voir sur ce site [Transferts et Identifications](#)

Les nazis présentaient les juifs comme détenant une formidable puissance occulte puis ils lançaient leurs meutes à l'assaut d'un artisan imprimeur ou d'un ouvrier fourreur qui avaient commis le crime inexpiable de naître sous une mauvaise étoile¹.

Il arrive aussi - sans doute moins fréquemment - que le transfert renvoie au cadet qui jadis "*vola*" l'amour de la mère. Dans ce cas la *violence de transfert est violence d'oppression*

ORLANDO mit des années à comprendre la fureur qui le saisissait face au berceau. Il l'avait pourtant voulu cet enfant. Mais entre-temps, comme cela se produit très fréquemment, l'attachement à l'épouse avait été infiltré par des éléments transférentiels puissants. NATACHA était devenue sa mère et devant ce ventre qui s'arrondissait, il avait revécu l'attente du petit frère, dans une ambivalence qui ne fit que s'alourdir. Prétextant des obligations professionnelles, il s'arrangea pour ne pas assister à cette naissance qui allait - une fois de plus - le mettre à l'écart. Mais il ne put fuir indéfiniment le charmant et intolérable spectacle de la mère toute entière occupée du petit. Au demeurant, lorsqu'il était seul avec l'enfant, il était capable d'une très grande douceur qui le rassurait sur lui-même. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il s'autorisa à ressentir clairement ses envies de meurtre. Les choses devinrent plus limpides à l'occasion des séances de couple : la thérapeute étant devenue intensément la mère, NATACHA dans l'espace des séances était vécue comme frère cadet² mais de façon très atténuée puisqu'il s'agissait de superpositions très transitoires³.

Dans la *violence d'identification*, l'individu retrouve les gestes et les mots du parent jadis persécuteur et s'en prend à un être plus faible⁴.

Fréquemment on constate à travers le passage de la violence *subie* dans l'enfance à la violence *agie* (y compris dans l'âge adulte) la force des identifications à l'adulte agresseur : Le violent reproduit de façon grossière ou élaborée le type de violence qu'il (ou qu'elle) a subie : humiliation, intrusion corporelle brutale, privation de nourriture, coups, culpabilisation, chantage affectif, etc.

Elle a été humiliée, elle va pouvoir humilier à son tour ...

Sa mère lui introduisait de force dans la bouche une nourriture pour laquelle il éprouvait du dégoût ou bien c'est un thermomètre qui lui était, sans douceur, enfoncé dans l'anus. Maintenant qu'il est grand et fort, il peut à son tour forcer l'entrée d'un corps sans défense ...

Ce passage de la violence *subie* à la violence *active* n'est pas totalement mystérieux : On sait que la personnalité s'élabore et se spécifie par une succession d'identifications au moyen desquelles le sujet assimile un ou plusieurs aspects des personnes qui l'impressionnent. Un enfant peut se sentir impressionné dans un éclairage d'admiration, d'amour et/ou de crainte, de soumission, voire de terreur. C'est de terreur et de soumission qu'il s'agit pour les phénomènes d'*identification à l'agresseur* étudiés par

¹ Ces exploits encore modestes étaient accomplis publiquement peu de temps avant la signature du Concordat avec ROME. Le représentant du Vatican à BERLIN n'est autre que Pacelli, le futur PIE XII...

² Ici comme ailleurs, c'est la totalité qui donne sens à chaque élément. Cette observation centrale de la Gestalt devrait permettre une analyse plus fine des phénomènes transférentiels dans une configuration familiale qui n'est pas la même à tous les moments...

³ "*La carte n'est pas le territoire*" disait KORZYBSKY. La réalité - on l'aura deviné - est infiniment plus complexe, plus indéfinie que ce que je peux en décrire ici.

⁴ Par exemple dans sa progéniture, celui qui ressemble le plus à l'enfant qu'il fut.

FERENCZI¹ dans les cas d'attentat sexuel d'un adulte sur un enfant² : On comprendra aisément que le processus d'identification soit particulièrement puissant quand l'enfant est très jeune (impossibilité de tout esprit critique), quand l'agresseur est le père ou le grand-père (combinaison puissante de la terreur avec l'amour filial et l'admiration), quand l'attentat se répète quotidiennement sur des mois ou des années, quand il n'y a jamais personne pour dire à l'enfant qu'il est la victime d'un crime, quand aucun tribunal ne vient confirmer avec solennité que c'est bien d'un crime qu'il s'agit du point de vue de la Société toute entière...

Les premières identifications (en particulier au père et à la mère) vont peser largement dans les choix d'identifications ultérieures³ : Un enfant terrorisé par un père brutal sans le contrepoids d'une mère tendre et consolante à défaut d'être protectrice, peut développer une identification massive à ce père et choisir dans la suite de sa vie des modèles en cohérence. Par exemple il appréciera les maîtres répressifs et, plus tard, lorsqu'il choisira un leader politique, il est probable qu'il sera séduit par celui qui parle avec une grosse voix et qui tape du poing sur la table. Mais il ne s'agit pas d'un devenir inéluctable et, fort heureusement, tous les enfants martyrs ne deviennent pas bourreaux.

la transmission intergénérationnelle

Joan KAUFMAN et Edward ZIGLER du département de psychologie de L'Université de YALE⁴ ont réalisé une enquête auprès d'un échantillon de 282 parents d'enfants admis dans un service de soins intensifs, enquête qui a conduit aux constatations suivantes :

1- Parmi les enfants des 49 parents ex-enfants maltraités, 9 seulement furent maltraités dans l'année qui suivit les interviews, ce qui conduit à affirmer que dans cet échantillon, 18% des parents maltraitent quand ils ont été eux-mêmes maltraités. Autrement dit, 82% des parents ex-enfants maltraités ne reproduisent pas les maltraitances dont ils furent victimes.

2- Sur 10 enfants maltraités dans l'année qui suit les interviews, 9 ont des parents ex-enfants maltraités, ce qui pourrait conduire au taux de 90% si dans d'autres recherches on obtenait des chiffres équivalents. Il resterait encore un pourcentage important (10%) d'enfants maltraités par des parents qui ne le furent pas eux-mêmes. Ce résultat cité par JACQUES LECOMTE me semble sujet à caution, aussi bien qualitativement que quantitativement. Quantitativement, on ne peut comparer le nombre d'enfants maltraités qu'en prenant des effectifs de parents égaux. S'il y avait 233 parents ex-enfants maltraités, au lieu de 49, à proportion constante, cela devrait donner 43 enfants maltraités (9 x 233/49). Si l'on admet ce calcul, ce n'est plus 10%, mais 2,3% seulement des enfants maltraités qui sont élevés par des parents ex-enfants non maltraités.

¹ "le disciple préféré de FREUD mais aussi le clinicien le plus doué de l'histoire du freudisme" selon le DICTIONNAIRE DE LA PSYCHANALYSE, p. 296 (ROUDINESCO et PLON, Fayard 1997)

² mais le mécanisme fonctionne aussi pour d'autres formes de maltraitance

³ Ces identifications successives ont un poids décisif dans la constitution de la personnalité de chacun. Dans mon troisième volume, je propose un système vraiment éducatif qui en tiendrait compte.

⁴ compte-rendu dans l'*American journal of orthopsychiatry* d'avril 1987, cité par JACQUES LECOMTE dans un article de la revue *Sciences Humaines* (n°65 - sept.96)

Autrement dit : la probabilité qu'un enfant soit maltraité est 43 fois plus importante lorsque les parents ont été eux-mêmes maltraités.

Tableau A - de Joan KAUFMAN et Edward ZIGLER

282 parents	233 parents ex enfants non maltraités	49 parents ex-enfants maltraités
	↓	↓
10 enfants maltraités (dans l'année qui suit les interviews)	1 enfant maltraité	9 enfants maltraités
	1/233	9/49
	= 0,43%	= 18%

**Tableau B - ma proposition d'égalisation des effectifs
des groupes comparés (les dénominateurs)**

466 parents	233 parents ex-enfants non maltraités	233 parents ex-enfants maltraités
	↓	↓
44 enfants maltraités (100%)	1 enfant maltraité (2,3 %)	43 enfants maltraités (97,7%)
	1/233 = 0,43%	43/233 = 18%

Par ailleurs, en considérant l'aspect qualitatif, on peut se demander si le chiffre de 2,3% n'est pas encore exagéré : l'échantillon est biaisé puisqu'il s'agit de parents rencontrés dans un service de soins intensifs pour enfants. Même si tout le monde sait bien qu'aucun enfant n'est à l'abri d'un accident authentique, on m'accordera que la probabilité d'arrivée dans un service de soins intensifs est plus forte pour les enfants maltraités que pour les enfants qui vivent dans un milieu affectivement favorisés. D'autre part, il faudrait connaître le libellé exact des questions qui furent posées pour discriminer parmi les parents, ceux qui ont eu une enfance maltraitée. Il faudrait savoir comment les

chercheurs américains ont procédé pour éviter qu'aucun parent jadis maltraité ne se retrouve classé parmi les parents ex-enfants non maltraités. Chacun sait bien que beaucoup d'enfants ont très peu de souvenirs de ce que fut leur vie avant 5 ans. Du reste, bien des raisons peuvent conduire un parent à taire ou à minimiser les maltraitances qu'il a subies. La question se pose évidemment aussi pour les enfants de la seconde génération. Sur quelle base peut-on affirmer qu'il n'y a que 10 enfants maltraités sur 282 dans l'année qui suit les interviews ? Quels furent les critères et les indicateurs qui organisèrent la partition ? N'y a-t-il pas des parents et des enfants placés aux USA dans le groupe favorisé et qui en Suède se retrouveraient dans l'autre ?

3- Pour les parents ex-enfants maltraités qui ont réussi à ne pas devenir maltraitants, les deux chercheurs parlent de *soutiens sociaux plus importants, de bébés en meilleure santé*¹... Ils parlent aussi d'un *proche qui leur a procuré de l'affection au cours de leur développement*. C'est un critère intéressant mais qui mériterait d'être précisé ; il faudrait prévoir deux sous-catégories selon que le proche affectueux a exprimé à l'enfant sa réprobation devant les maltraitances dont il faisait l'objet (dénonciation globale, abstraite, une fois pour toutes ou concrète, quotidienne, précise...) ou au contraire qu'il les a justifiées notamment par l'inusable *c'est-pour-ton-bien* et par des formulations du type *Il faut le comprendre, tu l'as bien un peu cherché*, etc.

La thèse d'Alice Miller me semble plus rigoureuse : Dès les premières maltraitances, un tri s'opère en fonction de la présence ou de l'absence du "*témoin bienveillant*" (l'autre parent, un grand-père, une voisine, l'institutrice...). C'est à partir de ce tri que le sens de ce qui est juste ou injuste se trouve préservé ou perverti. Le *témoin bienveillant* s'il existe, offre à l'enfant un contre-modèle qui va lui restituer de la liberté.

Un second tri va se faire sur la base des rencontres ultérieures et c'est le même mécanisme général d'identification qui va consolider les schèmes de comportement violents déjà installés ou au contraire favoriser l'émergence de modèles antagonistes. Si l'enfant maltraité trouve sur son chemin un groupe ou une personne *suffisamment bonne*² (enseignant, éducateur, magistrat, copain, militant, prêtre, parent, voisin) qui devient pour lui support d'identification, bien des réparations sont possibles mais de nombreuses variables seront à prendre en compte, notamment pour s'en tenir aux plus visibles :

- l'âge de l'enfant au moment de la rencontre, le caractère plus ou moins lourd, plus ou moins continu et homogène de la persécution déjà subie

- la capacité de rayonnement de la personne (ou du groupe) rencontrée (qualités de fermeté, de chaleur, d'attention à l'autre, capacité à répondre de manière adéquate à la demande insistante de rejet formulée par l'enfant, etc.)

- la durée d'exposition collective dans le cas par exemple où le jeune fait partie d'un groupe en relation avec la personne considérée (combien d'heures par jour ou par semaine, pendant combien d'années)

- la durée d'exposition individualisée (c'est-à-dire en relation personnelle avec le jeune).

¹ On peut supposer que la bonne santé du bébé est tout à la fois résultat et cause de la non maltraitance...

² selon l'expression de WINNICOT...

Dans cette perspective, je ne puis qu'être consterné par l'organisation des collèges. Il me semble désastreux qu'à l'entrée en 6ème, des enfants qui ont entre 9 et 12 ans se retrouvent face à une dizaine de spécialistes. Chaque enseignant connaît mieux la matière qu'il enseigne mais il risque de ne jamais connaître des enfants entr'aperçus une ou deux heures chaque semaine. En émiettant ainsi la relation à l'adulte, au sein du collège, on réduit le dommage qui pourrait résulter du contact avec les enseignants les plus pathogènes mais du même coup on prive l'ensemble des élèves - en particulier les plus abîmés - de la richesse d'identifications positives qu'apporterait un contact durable avec un(e) enseignant(e) tout à la fois ferme et chaleureux(se). Cette faiblesse au plan des identifications est d'autant plus regrettable que le temps du collège correspond à la phase prépubertaire et pubertaire. A un moment où le jeune risque de se trouver dans la plus extrême fragilité, dans le plus grand désarroi, la probabilité d'une rencontre humaine salvatrice se trouve fortement réduite par un tel émiettement¹. A un moment où la société s'interroge sur les moyens de réduire la violence, la toxicomanie, la tentation fascisante et bien d'autres facettes de la pathologie sociale, j'affirme qu'on pourrait assez vite améliorer les choses en réduisant fortement les effectifs des classes dans l'enseignement élémentaire et le premier cycle du second degré, en réduisant à deux ou trois le nombre de professeurs de collège prenant en charge un groupe de jeunes et les suivant sur plusieurs années, en réduisant fortement la quantité de notions à transmettre, en formant même modestement les enseignants à la relation et à l'écoute. Un véritable dialogue deviendrait alors possible qui - entre autres - empêcherait un certain nombre d'enfants maltraités de devenir à leur tour parents maltraitants.

En Maternelle, une enseignante dynamique, ferme, chaleureuse, attentive à chacun, qui passerait 6 heures par jour pendant 3 ans avec le même groupe de 12², pourrait fournir à des enfants maltraités, un contre-modèle très efficace. Si vous prenez la même, enseignant les arts plastiques à des groupes de 30 adolescents, à raison d'une heure par semaine, la probabilité d'efficacité humaine est sans doute beaucoup plus faible...

Dans ce phénomène massif, indéfini de reproduction de la maltraitance, il n'y a aucune fatalité mais simplement une formidable indifférence de la société, indifférence qui apparaît encore plus spectaculairement quand il est question des enfants pris en charge par des Institutions d'Etat...

J'ai parlé plus haut de l'émergence de modèles antagonistes. Autrement dit, ce qu'une identification destructrice a forgé peut être combattu par d'autres identifications plus ou moins puissantes. Il est aisé de comprendre que *combattu* ne signifie pas nécessairement *vaincu* ou *effacé* ...

Quand elle partit pour la maternité, TANIA se promit de ne jamais battre son enfant comme elle-même avait été battue. Pendant deux ans, elle réussit à se contenir, puis elle explosa un soir et faillit tuer la petite fille...

Violence de transfert et violence d'identification ne sont distinguées ici que pour approfondir la compréhension. Dans la réalité, il y a fréquemment intrication de l'une à

¹ Je sais que dans le système tel qu'il existe, des enseignants parviennent malgré tout à sauver quelques enfants. Enthousiasmants au plan individuel, ces sauvetages mettent surtout en valeur l'effroyable gaspillage d'un système qu'on persiste à nommer éducatif.

² Si tous les enfants de la classe ont souffert de maltraitements graves, ce n'est plus 12 mais 5 qui doit constituer le maximum. Mon projet de "*maison d'enfance*" comporte des modalités qui permettent de ne pas gonfler trop lourdement le personnel à rétribuer (voir sur ce site "*UN SYSTEME VERITABLEMENT EDUCATIF*")

l'autre. Même lorsque le transfert désigne la cible, c'est l'identification qui fournit les modèles de l'agression.

Par exemple, Octave a reporté sur sa femme tout à la fois l'attachement et la rancune intense qu'il a accumulée contre sa mère (v. de transfert) mais la façon dont il décharge sa destructivité s'inspire de ce qu'il a subi lui-même jadis (v. d'identification).

Le cas des *parents battus*, déjà évoqué plus haut, peut s'éclairer aussi par les perspectives complémentaires du transfert et de l'identification : Le modèle connu depuis longtemps est celui des deux ex-enfants battus, dont le plus faible - généralement la femme - recherche inconsciemment un partenaire-père qui lui permettra de revivre indéfiniment ce qui fut son douloureux quotidien. Si le conjoint réagit en identification avec le parent frappeur d'autrefois, un couple sado-masochiste se constitue qui peut fonctionner durablement. Mais si chacun des deux est à la recherche d'un partenaire persécuteur et si aucun des deux n'est prêt à jouer ce rôle ingrat, ils peuvent être conduits - toujours de façon inconsciente - à établir avec leur enfant dès les premières années, un système d'interactions qui le conditionnera de manière à fournir, le plus vite possible, les stimulations douloureuses dont ils ont besoin et qu'ils n'arrivent pas à se donner l'un à l'autre.